

# Plic, Ploc, Plik et Ploque

Un autre conte pour Elia

Une publication des Outils du soin



Licence CC By-ND-NC



Auteur Lucien Farhi

## Chapitre 1

Il était une fois deux amis du nom de Plic et Ploc. C'étaient les pires garnements du CM1. Ils rendaient folle leur maîtresse, lui jouant toutes sortes de farces pendables. Par exemple, elle portait sa flûte aux lèvres pour donner la leçon de chant et il en sortait aussitôt une grenouille qui faisait Coa-coa ! Elle prenait son pinceau pour la leçon de peinture et il s'en échappait une rivière d'encre de Chine qui venait teindre de noir son beau chemisier jaune.

Les maîtresses, les unes après les autres, se faisaient porter pâles, puis s'arrangeaient pour se faire muter dans une autre école. Le directeur était bien embêté. Il décida de prendre les grands moyens. Il mit le juge au courant des forfaits de ses élèves et le tribunal condamna Plic et Ploc aux travaux forcés. Tous les matins un garde d'une énorme stature, bardé de fusils et de pistolets, allait les cher-

cher chez leurs parents et les conduisait à la mine. C'était une ancienne mine d'or désaffectée. Il y avait longtemps qu'on n'y trouvait plus la moindre pépite d'or. Il n'empêche : le tribunal avait décidé que la mine serait rouverte et que Plic et Ploc y creuseraient des galeries jusqu'à ce qu'ils en ramènent assez d'or pour fabriquer un bracelet à offrir à la maîtresse, en dédommagement des misères qu'ils lui avaient faites...

### *La maîtresse se tache avec l'encre de Chine*

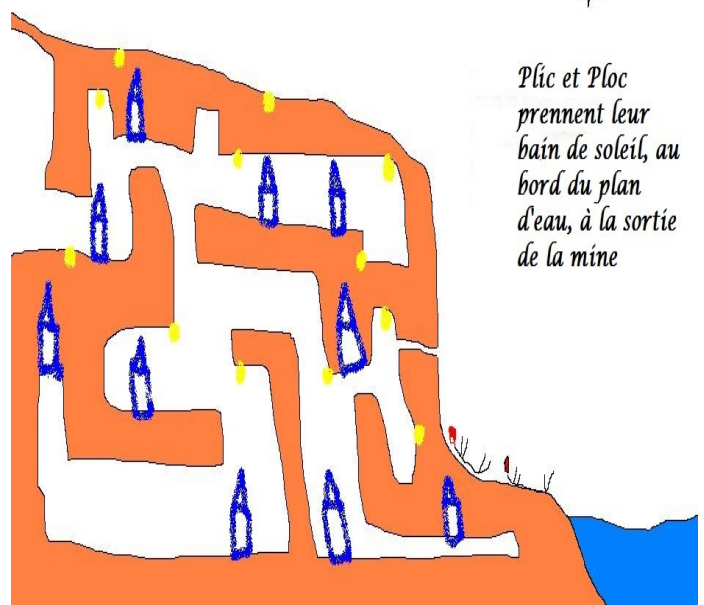


## Chapitre 2

Cinq années passèrent ainsi. Plic et Ploc étaient devenus de grands garçons, le garde qui allait les chercher les matins avait vieilli. Il se plaignait de ses rhumatismes. Cela ne l'amusa pas de devoir accompagner deux grands garnements qui couraient plus vite que lui, se moquaient de sa démarche claudicante, sans égard pour son fusil et ses pistolets, dont ils avaient compris depuis belle lurette qu'ils étaient en bois ! C'est que Plic et Ploc étaient en réalité ravis de la punition : plus d'école où il fallait rester sans bouger des heures entières dans des salles de classe tristes et froides, plus de maîtresse qui chantait faux et dessinait comme un pied, plus de verbes à conjuguer ni de tables de multiplication à réciter ! La belle vie, en somme.

A force de creuser, ils avaient construit une véritable ville souterraine. On y trouvait des rues bordées de grands immeubles, des squares plantés de roses odorantes, des cinémas, des grands magasins de jouets, des boutiques de fringues, que sais-je encore. Pour l'éclairer, rien de plus simple : il leur suffisait de puiser dans la nappe de gaz naturel qu'ils avaient découverte et d'alimenter les innombrables réver-

bères suspendus aux fenêtres des maisons. Quand Plic et Ploc en avaient assez de la ville, ils en ressortaient par une galerie secrète qu'ils avaient aménagée et qui affleurait à flanc de coteau, juste au-dessus d'une retenue d'eau où ils achevaient leur après-midi par une baignade. Après quoi, ils enfilaient à nouveau leurs bleus de travail, replongeaient dans le sous-sol pour en ressortir aux pieds du garde qui s'était endormi et rentraient chez eux. C'était vraiment la belle vie. Ils avaient même trouvé de l'or, mais oui, il en restait ! Mais ils n'avaient eu garde de signaler leur trouvaille : ils avaient bien trop peur que l'on mît fin à leur punition et qu'on les renvoyât à l'école.



*Plic et Ploc  
prennent leur  
bain de soleil, au  
bord du plan  
d'eau, à la sortie  
de la mine*

## Chapitre 3

Mais les plus belles choses ont une fin. Le père de Plic, qui était agriculteur, tomba malade. Il avait avalé par mégarde un gros noyau de pêche qui était resté coincé dans sa gorge. Il ne pouvait plus respirer que par l'intermédiaire d'un macaroni qu'on avait pu glisser entre le noyau et son œsophage. Il n'osait pas trop sortir de chez lui de peur de perdre son macaroni. L'argent commençait de manquer à la maison car plus personne n'allait cultiver la terre, moissonner le blé, récolter les fruits. La maman de Plic prit donc son fils à part, un jour où il rentrait de la mine tout guilleret : « Mon fils, lui dit-elle, l'heure est venue pour toi d'être un homme. Il faut que tu nous tires de là. Ce n'est pas en faisant le zouave à la mine avec ton copain Ploc que nous allons avoir de quoi manger. »

*Le père de Plic a avalé un noyau de pêche resté coincé dans son œsophage. Un macaroni l'aide à respirer*



Le lendemain, Plic et Ploc étaient étendus sur la plage du petit plan d'eau, pensifs. « Alors, interrogea Ploc, c'est fini la belle vie ? On va devoir rentrer à l'école ? » « Pire que ça, fit Plic, je n'aurai pas assez de sous pour aller en classe, il va falloir que je gagne ma vie. » Les deux garnements étaient fort marriés. Ils avaient pensé qu'ils allaient passer leur existence dans la mine d'or et voilà qu'il fallait rentrer, retrouver les autres, et avec cinq bonnes années de retard, sans savoir ni lire ni écrire, ni compter, ni posséder même un métier. Sale affaire. Ploc réfléchissait. Il ne se voyait pas du tout continuer à creuser des galeries sans son copain. Finalement, tout le mal provenait de ce fichu noyau de pêche. Si l'on trouvait moyen de l'extraire du gosier du père de Plic, ce dernier pourrait à nouveau exercer son métier et les deux garnements se donner du bon temps à la mine.

Mais comment faire ? C'est alors qu'un éléphant eut la bonne idée de passer par là. Comme tous les soirs, il venait se rafraîchir au plan

d'eau. Il salua fort civilement les deux amis. Il n'approuvait pas leur comportement, connaissait pour sa part sur le bout des défenses la table de multiplication par neuf, contrairement à nos deux fumistes, mais il était indulgent pour la jeunesse et se disait qu'avec le temps, Plic et Ploc trouveraient leur voie : tout le monde ne pouvait avoir la chance de naître éléphant.

« Eurêka ! fit Ploc, j'ai trouvé. » S'approchant de l'éléphant dépourvu de méfiance, il sortit brusquement de sa poche la longue vue qui lui servait dans les galeries de mine à repérer les vers luisants grâce auxquels retrouver son chemin et, la retournant, contempla sa

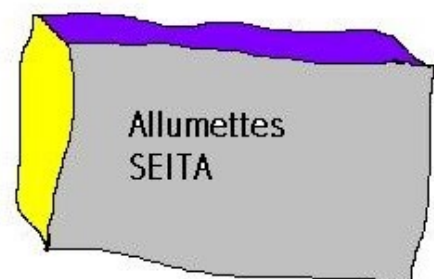
cible par le gros bout, faisant du même coup la grosse bête prisonnière du petit bout ! En vain l'éléphant se débattait. Devenu minuscule, Ploc ne lui accordait même pas un regard de considération. « Tiens-toi tranquille, lui jeta-t-il, sinon je te donne à manger à mon chat Clochette. » L'éléphant, terrorisé, se tut.

Il était devenu plus petit qu'une souris et il n'était pas sûr que Clochette fît la distinction... Ploc le mit dans une boîte d'allumettes et, s'adressant à Plic :

« Allons voir ton père, j'ai dans l'idée de lui faire une surprise. »



*Plic regarde l'éléphant par le petit bout de la lorgnette, avant de le ranger dans la boîte d'allumettes*



## Chapitre 4

Plic avait vu la manœuvre de son camarade mais, tout à son chagrin de devoir renoncer à la mine, broyait du noir. « Pourquoi diable embêter ce pauvre éléphant, Ploc, de plus, tu vas voir qu'on aura sur le dos toute sa famille quand ils verront qu'il ne leur rapporte pas d'eau à la maison pour leur bain... » Mais Ploc ne voulait rien entendre. Ils s'en retournèrent donc à la mine et en ressortirent à l'autre bout en vitesse. Ils avaient tardé, le garde était furieux. Ploc n'était pas d'humeur à s'en laisser compter. En deux temps trois mouvements il avait ressorti sa longue vue et le garde alla retrouver l'éléphant dans la boîte d'allumettes. On l'entendait hurler à son compagnon : « Mais pousse-toi donc, tu me marches sur les cors. » L'éléphant ne disait rien, se contentant de piquer le garde de ses défenses mais, réduites à l'état de cure-dents, celles-ci ne lui faisaient pas plus de mal qu'une barbe de singe mal rasée.

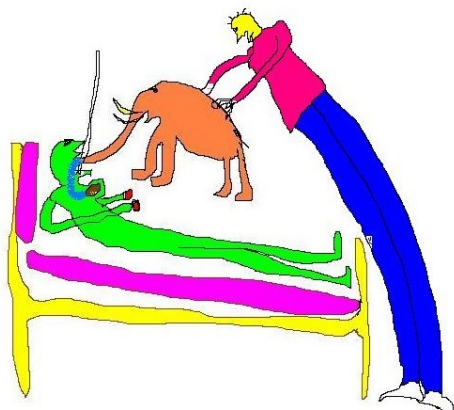
Le retour se passa à la vitesse de l'éclair. Ploc conduisait la voiture du garde, Plic tenait sur ses genoux la boîte d'allumettes. De temps à autre, il l'entrouvrait pour donner un crabe à manger à l'éléphant et un peu de gazon au garde – ou le contraire, je

ne sais plus très bien. Ils arrivèrent à la maison de Plic comme sa mère en ressortait pour aller acheter des macaronis : le père de Plic qui était fort glouton, ne pouvait s'empêcher par moments de bouffer le macaroni qui lui servait à respirer et il fallait toujours qu'il y en eût une provision de rechange à la maison.

Plic et Ploc se glissèrent dans la chambre du malade. « Ah, c'est toi, fils, siffla ce dernier, vite, profitons de ce que la mère est sortie, file moi une rasade de whisky ! » Tu as compris qu'en réalité, le père de Plic ne bouffait son macaroni que pour obliger sa femme à sortir lui en acheter d'autres, ce qui lui permettait en son absence de siffler son petit verre ! Ploc reprit à Plic la boîte d'allumettes, en retira délicatement l'éléphant qu'il posa sur les lèvres du père de son ami. Tu sais combien les éléphants sont curieux. Celui-ci ne faisait pas exception. Il se demandait jusqu'où diable pouvait aller ce bout de tuyau blanc – le macaroni ! – qui plongeait dans ce gouffre – la bouche du papa de Plic ! Il glissa donc sa trompe le long du macaroni. « Atchoum ! » fit le père de Plic. Effrayé par cet ouragan, l'élé-

phant dont la trompe avait atteint le noyau de pêche, lâcha toute l'eau qu'il avait gardée pour le bain de ses petits. Et voilà le noyau de pêche inondé. C'est exactement ce sur quoi comptait Ploc. Replongeant les doigts dans la boîte d'allumettes, il en ressortit le garde, le frotta contre la bande phosphorée. Le garde s'enflamma. Ploc le promena rapidement sur la gorge du patient. Miracle ! On entendit un craquement : le noyau de pêche ainsi arrosé et chauffé venait de germer. Les choses allèrent alors très vite. Un quart d'heure plus tard les premières branches, dopées par le whisky qu'il venait d'avaler, émergeaient de la bouche du père de Ploc. Ploc prit alors sa longue vue et, regardant cette fois l'éléphant à l'endroit, lui rendit sa taille normale. L'éléphant s'ébroua. Il avait faim. Chance ! Un arbuste jaillissait devant lui hors de la bouche du malade. Il enroula sa trompe autour du tronc et, hop ! l'arbre vint d'un coup et avec lui le noyau de pêche dont il était sorti.

*L'éléphant, tenu par Ploc, arrose le noyau de pêche du père de Ploc*



Le père de Ploc se leva sur le champ et, considérant la mauvaise mine de l'arbuste arraché de sa bouche par l'éléphant. « Ciel, je suis en retard pour les traitements des arbres : regardez comme ce pêcher est malade. » Il se précipita dans le verger comme si de rien n'était : il ne se rappelait plus du tout avoir été souffrant. « Tu vois Ploc, fit Ploc, philosophe, même pas un merci, heureusement que je ne l'ai pas guéri pour ses beaux yeux, ton père, mais bien pour que nous puissions continuer de nous rendre à la mine. Enfin, c'est l'essentiel, nous pouvons repartir. »

Mais la mère de Ploc survint alors, avec son paquet de macarons. « Où est ton père, où est mon whisky, grondait-elle, furieuse ? »

Ploc la considéra longuement sans répondre. Il comprit qu'il habitait dans une maison de fous. Il murmura tout bas : « Adieu papa, adieu maman » et, se tournant vers Ploc : « Partons l'ami, nous n'avons plus rien à faire ici. »

## Chapitre 5

L'éléphant les attendait. Ils grimpèrent sur son dos. Le garde leur courut après : « Prenez-moi avec vous », suppliait-il. Il n'en voulait pas à Ploc malgré le tour que ce dernier lui avait joué en enflamant sa barbe. La seule chose qu'il craignait était de devoir rentrer s'ennuyer au tribunal.

Ils partirent donc tous les trois sur leur monture. Personne ne les revit jamais.

J'ai bien essayé, quand je faisais pousser des pêchers, d'avaler des noyaux de pêche : j'espérais que ma fille Ploque viendrait me rendre visite avec son élé-

phant pour me les retirer de la gorge, que j'entendrais mon fils Plik me traiter de vieux fou, que je froterais le garde contre la boîte d'allumettes pour allumer ma pipe. Mais rien...

Alors, j'erre dans la mine d'or abandonnée, je m'assois au pied des vers luisants qui garnissent désormais les réverbères et j'enfile les rares pépites que je trouve autour de la fumée de mes souvenirs. Quand le collier sera terminé, je le porterai aux Ombres.

